l'intelligence et l'atmosphère de vérité sans laquelle les âmes suffoquent, « furent obscurcis par la fumée du Puits ». Voilà les eaux polluées, les sources empoisonnées, alors que toutes avaient leur origine dans la Sagesse de Dieu (Psaume 86 : 7, texte hébreu). L'homme en « meurt », l'homme *vrai*, bien entendu, celui qu'avait conçu et voulu Dieu, qui le cherche vainement (Gen., 3 : 9), pour ne le retrouver qu'aux bords du Jourdain (Luc, 3 : 38, puis 3 : 22). Aussi l' « ange de l'Abîme » s'appelle-t-il « en hébreu Abaddon, en grec Appolyon » (Apoc., 9 : 11). Reprenons quelques éléments de ce texte...

L'Étoile d'Apoc., 8 : 10 « tombe », et celle de 9 : 1 est déjà « tombée » ; c'est la même. Celle de 8 : 10 balaie de sa queue un tiers des hiérarchies angéliques ; celle de 12 : 4 en fait autant ; tant qu'on ne me prouvera pas le contraire, je tiendrai qu'il s'agit, en ces trois versets, du même Astre noir. Le Puits, qui n'est pas le Lac final et définitif de soufre et de feu (Apoc., 20 : 9), est le même qu'au chapitre VIII de saint Luc, où les esprits impurs, chassés du possédé gérasénien, « supplient Jésus de ne pas leur commander de se jeter dans l'Abîme » (Luc, 8 : 31). « Cette région » du monde physique, où la vie animale et proprement hominienne leur fournit l'occasion de trouver leur aliment, ces rogatons du psychisme inférieur que l'Écriture appellerait leur graisse, ils implorent le Christ de « ne pas les en chasser » (Marc, 5 : 10) pour les précipiter dans le *tehôm* ou Puits sans fond (Rom., 10 : 7), « enchaînés au sein des ténèbres et retenus là jusqu'au Jugement du Grand Jour », pour avoir « abandonné la région qui leur était propre », en « ne conservant pas leur relation d'origine avec leur principe » (Jude, 6).

Maintenant, pourquoi Dieu permet-il à cette « engeance » (Matt., 17 : 20) de s'évader de prison, de frapper la terre, cette « région » de Marc, 5 : 10 qu'en leur fureur stupidement astucieuse ils croient sans doute avoir reconquise par leurs propres forces ou grâce à leur roi?... Ne se pourrait-il pas que la Patience du Saint se voie contrainte, à la longue, d' « abandonner (le monde) à Satan pour la destruction de la chair, afin qu'au moins l'esprit soit sauvé au Jour du Seigneur Jésus » (1 Cor., 5 : )? Si ce dernier appel échoue, si ce *frappant* langage — analogue à celui des dix Plaies égyptiennes — continue de ne « rien dire » aux hommes capables de cracher à la Face divine s'ils en recevaient la vue, tant pis ! La faute n'en sera pas à la longanimité de l'Amour-principe, qui Se doit aussi d'être avant tout le Saint (Apoc., 9 : 20-21). Derrière tous nos drames, individuels et cosmiques, une malignité personnelle semble nous guetter. Sans doute n'est-ce pas Yahweh, mais Satan, dont le regard cruel nous épie. Mais le Diable, pour chacun de nous comme pour Job, sert malgré lui les desseins d'En-Haut. Derrière le voile de ses fantaisies perverses, se profile l'ombre d'un Père qui nous met à l'épreuve, nous purifie comme un foulon, nous émonde comme un vigneron, nous raffine comme un fondeur. Tous les événements de l'Histoire restent donc soumis au contrôle et à l'orientation de Dieu ; l'épreuve suprême, la Tentation par excellence, dont saint Jean nous